

7.16

8

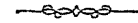
FRIEDRICH KLINGSIECK
LIBRAIRE DE L'INSTITUT IMPÉRIAL DE FRANCE
11, Rue de Lille
PARIS

upna

AFFINITÉS DES NOMS DE NOMBRES BASQUES

AVEC PLUSIEURS LANGUES DE L'ORIENT,

Particulièrement avec les langues altaïques.



(Extrait du Cahier de novembre 1867, des *Annales de Philosophie chrétienne*.)

I. Observations préliminaires sur la langue Basque.

Il y a près d'une douzaine d'années, malgré les recherches célèbres de Guill. de Humboldt, on pouvait dire encore : « L'in- » différence à l'égard du Basque est l'opprobre de la philologie » moderne ¹. » Le reproche nous atteignait surtout, puisque la langue basque en partie se parle sur un coin de notre territoire.

Mais, depuis cette époque, grâce à la généreuse impulsion et aux travaux personnels de M. le prince L.-L. Bonaparte, l'intérêt des philologues s'est porté aussi de ce côté et l'étude du basque est entrée dans le grand mouvement qui entraîne aujourd'hui la linguistique vers la recherche des affinités. Pour aucun idiome, je pense, cette recherche n'a produit de résultats aussi remarquables que pour le basque. En effet, on sait que, confiné dans les montagnes qui nous séparent de l'Espagne, il n'a, pour ce qui lui appartient en propre, aucun rapport saisissable avec les langues qui l'avoisinent, et que, jusqu'aux derniers temps, on ne lui avait reconnu aucun lien avec les autres idiomes de l'Europe ni avec ceux de l'Asie. Mais depuis la constitution de la Synthèse indo-européenne, un pas nouveau et considérable s'est fait dans l'étude comparative des langues. Une grande partie de celles de l'Asie et celles du nord de l'Europe qui étaient restées en dehors de cette vaste parenté ont été réunies à leur tour en une famille homogène dont les traits communs ont été mis en lumière par des écrivains d'une rare sagacité et d'une admirable force d'esprit, tels que Castren, Gabelentz, Friis, Hunfalvy, Lonnrot, Regulý, Schott, Kellgren, etc.,

¹ Jam. Kennedy, *Transact. of the philolog. Society*, London, 1856, p. 216.

On comprend le plus ordinairement aujourd'hui cet ensemble sous la dénomination systématique de *Langues altaïques* proposée par Castren en ces termes :

« Quod commercium earum linguarum animadvertentes
 » pariter atque plures scriptores, soliti item sumus nosmet
 » has omnes, quarum mentionem fecimus, linguas Finnicas,
 » Samojedicas, Turcicas, Mongolicas atque Tungusicas com-
 » muni complecti nomine atque, ut esset quo interea utere-
 » mur, appellavimus eas ALTAICAS, cum gentes ipsæ ab ultima
 » antiquitate fuerint atque magna ex parte adhuc sint regio-
 » num in vicinia montium *Altaicorum* incolæ ¹. »

Or, il s'est trouvé que les principaux caractères de ces langues leur sont communs avec le basque.

Cette découverte est aujourd'hui admise par tous ceux qui se sont sérieusement occupés de la question et elle a été chez nous préconisée surtout par le prince L. L. Bonaparte, et par M. de Charencey, secrétaire de la Société de linguistique. Toutefois, dans les rapprochements sur lesquels on l'a appuyée, on a négligé celui des *noms de nombres*, qui a tant d'importance dans la recherche des affinités linguistiques. Je pense qu'il est possible de combler, du moins en partie, la lacune, et c'est à cette tentative que ce mémoire est consacré. Je prends pour base des comparaisons les remarquables travaux de Schott sur les noms de nombres dans la classe des langues tschoudes, ainsi que des langues turques, tongoules et mongoles. Je ne prétends pas arriver à une démonstration complète; mais j'espère que plusieurs au moins des assimilations que je proposerai paraîtront assez sérieuses pour fixer l'atten-

¹ *De affixis personalibus lingg. altaicarum*, Helsingfors, 1850, p. 2.

Plusieurs auteurs refusent d'admettre une si grande extension; ils ne reconnaissent de parenté qu'entre les langues du nord de l'Europe dites *Finno-hongroises* ou *Finno-hongroises*. Mais cette restriction n'est point fondée sur des considérations réellement scientifiques; elle est suggérée par l'esprit politique c'est-à-dire par la volonté arbitraire de répudier l'origine tatar, qui sert de motif ou de prétexte à l'antipathie des races slaves ou germaniques, pour s'attacher aux nationalités issues de la souche aryenne. On trouve surtout l'expression passionnée de ce sentiment dans une brochure du finlandais E. D. Europæus, intitulée; *Ueber den Urstamm der Indoeuropaischen Sprachfamilie und Seine vor-indoeuropaischen Abzweiguugen, namentlich die finnisch-gunarische*; Helsingfors, 1863.

tion et solliciter, en ce sens, de nouvelles et plus heureuses investigations.

Voici la série des noms fondamentaux en basque :

1. Bat.	7. Zarpi.
2. Biga, bia, bi.	8. Zortzi.
3. Hiru.	9. Bederatsi, bederetsi.
4. Lau.	10. Hamar.
5. Bost.	20. Hogoi.
6. Sei.	100. Eun.

2. Aperçus de Denina sur les noms de nombres basques 2, 3, 4, 5, 6 et 7 : confirmation, ou rectification, et complément de ces aperçus.

Il y a longtemps que HIRU, 3, a été par Denina ¹ assimilée à l'équivalent hongrois, ou magyar HAROM. Cet aperçu, qui pouvait être si fécond, est resté stérile dans son esprit; l'auteur, tout perspicace qu'il était, n'a point compris qu'il tenait un anneau d'une chaîne étendue. Le rapprochement saisit surtout, si l'on prend pour terme de comparaison le Samoyède NJAR qui est, selon Schott, pour AR ou HAR comme dans le hongrois HAR-OM ².

Denina dit immédiatement après: « Je ne sais d'où peut venir LAU et BOST, 4 et 5. » La difficulté est grande en effet pour LAU, comme nous le verrons plus loin. Mais BOST s'identifie à première vue avec l'équivalent turc BES, BESCH, BISCH, surtout avec le corrélatif VISIR qui existe en tschermissie, en même temps que VIS. A l'époque de notre auteur, il est vrai, cette notion n'aurait probablement pas mené plus loin; mais aujourd'hui que nous connaissons le lien des langues altaïques entre elles, c'est un second anneau de la chaîne dont je viens de parler.

Denina ajoute: « SEI est bien certainement (*hex*), *sex*, *sei* » grec, latin et italien. ZASFI ne diffère pas plus de *Septem* que ne font *Sieben* allemand, *Seven* flamand et anglais, qui tous ont une origine commune avec *Hepta* grec et *Septem* latin. » Cela me paraît incontestable. Mais à notre point de vue particulier, il y a d'autres remarques à faire. Pour le nombre 7, les langues altaïques possèdent aussi un nom congénère à

¹ *La clef des langues*, t. II, p. 138 et suivantes.

² *Altajische Studien*, 1^{re} partie, p. 611.

ceux qui viennent d'être cités, lesquels, on le sait, sont d'origine indienne; il se présente, par exemple, dans la forme à peu près pure, SABET, SEBET, en Ostjaque, et, dans la plupart des autres langues de la famille, les formes substituées à ce type n'en sont que des modifications orthographiques. Nous nous trouvons donc toujours ici dans notre voie. Mais pour SEI, *Six*, il n'en est pas de même; bien que, dans la plupart des branches altaïques, les noms équivalents proviennent aussi de la souche indienne¹, les formes diffèrent trop de SEI pour qu'il soit possible d'établir un rapport direct: le nom basque doit exceptionnellement avoir été emprunté au celtique ou au latin.

Cette conclusion pourrait paraître confirmer une autre énonciation de Denina, savoir, que BI, nom basque du nombre 2, est évidemment le *bis* latin. Mais la réfutation est facile au moyen de cette observation que BI est une abréviation dialectique de BIA, contraction lui-même de BIGA. C'est à cette dernière forme qu'il faut étymologiquement s'attacher. Mais la solution, si je ne me trompe, est subordonnée à l'explication de BAT, nom du nombre 1. Je vais donc d'abord entreprendre celle-ci, puis j'examinerai, en suivant l'ordre arithmétique, les autres noms qui ne nous ont point encore occupés, et, en dernier lieu, je reviendrai sur BOST, 5, l'un des pivots de la numération.

3. Examen du nombre 1 Basque.

Dans les langues altaïques, la forme primitive du nom du nombre 1 consiste en une gutturale suivie ou précédée, et quelquefois précédée et suivie à la fois, d'une voyelle; ainsi, dans une variante du Tschermisse, IK; en ostjaque, OEGY; en hongrois, EGY; en vogul, AKU, à côté de AK, etc. Quelquefois, entre autres modifications, le mot s'augmente à la fin d'un T; ainsi, en lapon suédois AKT. Nous avons déjà vu un T pareil dans BOST, 5, comparativement au turc BES,

¹ Ces formes sont: en syrjène, KVANT; en esthonien, KUTS; en lapon, KOT-KUT, GUT; en magyar, HAT, etc. Il est, à mon avis, manifeste que la première de ces formes est la source des autres; or, ne doit-on pas y reconnaître le zend KSTAS? (Voir *Europæus*, *ouvr. cité.*)

et dans le tschermisse VISIT à côté de VIS, valant aussi 5. C'est probablement une désinence nominale. D'autres fois, et c'est ce qui est le plus important pour le point que nous étudions, la gutturale se change en labiale, exemple: en lapon norvégien, AVFT, AFT, OUFF, à côté du lapon suédois AKT précédemment cité; en samoyède, NJOBO, 1, au sujet duquel Schott dit: «Doit être pour NJOGO. La prononciation labiale au lieu de la prononciation gutturale rappelle le OUFF des Lapons norvégiens, pour OUCHT, IHT¹.» D'une autre part, en basque même, les permutations de ces deux articulations ne sont pas rares, ainsi que M. de Charencey l'a fait observer dans son intéressante brochure *sur les lois phonétiques de la langue basque*, à la dernière page. Je n'hésite donc pas à émettre l'avis que le basque BAT 1, représente KAT, comme en lapon, suivant les dialectes, AFT représente AKT, en samoyède NJOBO représente NJOGO².

4. Examen du nombre 2 Basque.

Cela nous conduit facilement à l'interprétation du basque BIGA, 2. En effet, dans la famille altaïque, le nombre 2 est, en principe, exprimé par le doublement du nom du nombre 1, c'est à savoir par deux gutturales avec une voyelle intermédiaire, ou deux voyelles, l'une en tête, l'autre à la fin, par exemple en syrjène KYK, KIK, en suomi KAK-si (pour KAH-te = KAK-te), en lapon KVEK-te et GOF-t, en turc IKKE, etc. Or en basque la première radicale reste transformée en labiale, de même que, par contre, en lapon norvégien la seconde radicale: BIG-a est donc, si je ne me trompe, pour KIK-a, GIG-a, et cette forme, en passant par BIA, est devenue BI, lequel est, corrélativement analogue au turc IKI à côté de IKKE.

5. Examen du nombre 4 en basque.

J'ai dit du basque LAU, 4, que l'origine en est obscure. Il n'a point, en s'en tenant à l'apparence, de similaire dans les idiomes altaïques pour le nombre que je viens de désigner, tandis qu'on le trouve pour le nombre 10 en vogule. Je

¹ *Alt. Studien*, 1^{re} partie, p. 610.

² La gutturale reparait au surplus en basque dans HAMARCA, 11, composé de HAMAR, 10, dont nous parlerons plus loin, et de CA qui ne peut que signifier 1, comme CA dans BIGA, 2 (*un-un*).

pense cependant que l'affinité se cache dans les correspondants suivants : Finnois, NELJE; mordouine, NILA, NILEN; Tschermisse, NIL, NILIT; esthonien et hongrois, NELLI; Vogule, NJILE, NILA. Les initiales Nj et n sont équivalentes. En effet, entre autres exemples qu'on pourrait invoquer, Schott, à l'occasion du Samoyède NJOBO, 1, = NJOGO, cite le Mongol NIGE. Or, dans le nom du nombre en question ici, cette articulation est adventice; la syllabe radicale est *bo* pour *go*. A la page 159 de la seconde partie de ses *Altajische Studien*, le même auteur administre plusieurs preuves de la caducité de cette initiale, savoir : Le lapon NJAM, *sucer, téter*, en finnois IM, en ture EM; en lapon, les deux formes NJORGA et ÔLKE, *épaule*, à côté du suomi OLKA ayant le même sens, et du ture, au temps historique, ARQA, *dos*. Je me crois donc autorisé à conjecturer qu'il en est de même dans les variantes du nom du nombre 4 rapportées ci-dessus, et qu'on en peut dégager une syllabe simple, telle que LÆ [NJI-LÆ], qui donne l'analogie du nom basque.

6. Examen des nombres 8 et 9 en basque.

Nous passons aux noms des nombres 8 et 9 qui sont les plus intéressants et, à mon avis, les plus concluants. Ces noms sont ZORTSI ou ZORTZI, BEDERATSI ou BEDERATZI. Denina, sur ce point, s'exprime ainsi : « *Zorzi*, qui ressemble peu à *octo*, ressemble beaucoup à *niolt* hongrois » (lisez *nyolcz*). » Je ne saurais dire d'où l'on a tiré Bederatzi. » Le rapprochement du premier nom est encore un trait de l'heureux instinct du savant philologue, mais un trait perdu et sans portée. Les deux noms basques se distinguent par leur terminaison. M. de Charencey a été frappé de cette particularité, ainsi que d'une singularité du nom du nombre 9, savoir qu'il contient le nom du nombre 1, BED (*era*) pour BAT; il tente, dans le second de ses fascicules *sur la langue basque et les idiomes de l'Oural*, aux pages 130, 140, 141, d'expliquer ces faits de la manière suivante : « Le nom de nombre BEDERATSI, 9, est formé de BAT, 1, comme en suomi IDEXSE, 9, de ICSI, 1. — Certains noms de nombre ont en basque une finale *tsi* dont les autres sont dépourvus, ex. ZORTSI, 8, et BEDERATSI, 9. De

» même en lapon pour la finale *t*, par exemple AKT, en suomi
 » pour la désinence *si*, ex. IKSI, 1, KAKSI, 2. Ceci nous rappelle
 » qu'en tschermisse la dentale ou la sifflante finale trans-
 » forme les adjectifs numéraux et indéclinables en substantifs
 » déclinables. Le système de numération canadien rappelle
 » à plus d'un égard le système basque. Tous les deux possè-
 » dent la numération par 20 et disent 30 *et* 10 ou *deux fois* 20
 » pour 40. Le système *quinnaire*, presque toujours uni au sys-
 » tème *vigésimal* existe chez les tribus du nouveau monde.
 » Le basque lui-même en offre quelques vestiges. Tous les
 » adjectifs numéraux de 5 à 10 sont caractérisés par une fi-
 » nale *i* dont les autres sont dépourvus, par exemple SEI, 6,
 » ZAZPI, 7, ZORTZI, 8, BEDERATSI, 9, ce qui paraît indiquer dans
 » ce dernier idiome une tendance à passer du système *décimal*
 » pur au système mixte *décimal et quinaire*. Ajoutons que,
 » dans certains dialectes canadiens, le nombre 9, comme en
 » basque, comme en suomi, semble avoir le même radical
 » que le nombre 1, par exemple en etchemin BECHKON, 1, et
 » PECHKOKEM 9. Nous avons de fortes raisons de croire que
 » ce procédé a été suivi, à l'origine, par tous les peuples Lé-
 » napés. »

Tout en reconnaissant le mérite qu'il y a à avoir attiré l'attention sur ces points, je ferai d'abord observer, relativement à la désinence *i*, qu'elle ne peut être caractéristique d'une seconde série *quinnaire*, puisque, d'une part, elle ne figure point au nombre 10, HAMAR, d'une autre part, elle se montre au nombre 2, BI, dans la première série *quinnaire*, et au nombre HOGOI 20, au-delà de la seconde série *quinnaire*.

Quant à la seconde question, celle de la présence du nombre 1 dans la formation du nom du nombre 9, M. de Charencey, pour l'éclaircir, compare le basque BEDERATSI, 9, à l'équipollent suomi IDEXÆ, qu'il prend, pour le fond, dans la simple acception de 1, en le considérant comme une pure modification orthographique de ICSI, valant effectivement 1. Mais le nom suomi ne s'écrit pas IDEXÆ; il s'écrit YHDEKSAN, composé de YH pour YK — 1, et de DEKSAN — 10, en sorte que le mot signifie *un dix*, c'est-à-dire *un de dix, dix moins un*. Dans cette composition précisément est la clef du problème, comme

nous allons le voir non pour BEDERATSI, 9, seulement, mais aussi pour ZORTSI, 8, qui, terminé par la même syllabe TSI, est formé par le même procédé.

M. du Ponceau, aux pages 406 et 407 de l'important ouvrage qui a obtenu le prix Volney en 1833, avait déjà, sans allusion au basque et seulement pour ce qui concerne les langues de l'Amérique du Nord, signalé la présence du nom du nombre 1 dans le nom du nombre 9. En effet, après avoir fait observer que, dans la plupart de ces langues, les noms de nombre, de 6 à 8 inclusivement, sont formés du nom du nombre 5, plus de l'un de ceux de l'unité, de 1 à 3, soit : $5 + 1 = 6$, $5 + 2 = 7$, $5 + 3 = 8$, il dit en arrivant au nombre 9 : « Excepté dans quelques dialectes, on ne trouve point ici le nombre 4, comme on pourrait s'y attendre; il n'entre point généralement dans la composition de ce mot. A sa place, on retrouve le nombre 1, dont le mot 9 est composé dans la plupart de ces langues, avec une désinence dont la signification n'est pas connue. » C'est bien là la pensée de M. de Charencey pour le même nombre en basque et cet important rapprochement, qui lui appartient, lui assure un mérite incontestable. Mais M. du Ponceau va plus loin; il ajoute :

« L'idée que le mot implique paraît être 10 moins 1. Il est curieux d'observer que cette idée est la même que celle qui a produit les chiffres romains où l'on ajoute une unité à 5 jusqu'à ce qu'on arrive à 9, et alors on place le signe de l'unité devant celui qui représente le nombre 10. » M. du Ponceau n'a reconnu, dans les langues algonquines, qu'un exemple d'application de cette judicieuse vue de son esprit, savoir dans le dialecte des Knisténaux où il signale les variantes *kakatmétatuk*, *kagatématatu*, en disant : « Ici on trouve le mot 10 (*metatut*); *gat* ou *kat*, dérivés de *got*, *gout*, doivent signifier 1. » Or c'est ce qui a lieu aussi en basque, non seulement pour 9, mais pour 8 dont, par analogie, le nom est formé de celui du nombre 2 précédant celui du nombre 10, ainsi que je l'ai déjà fait entendre. Cela ressort surtout de la comparaison avec la nomenclature altaïque où apparaît manifestement, pour les deux nombres, l'emploi du procédé dont il s'agit. La démonstration en a été donnée par M. Schott

dans le mémoire intitulé *Das Zahlwort* etc. que j'ai précédemment cité.

J'ai déjà indiqué, pour 9, le suomi HIDEKSËN (IH-DEKSËN) au lieu de VK-DEKSËN, 1-10. Le même dialecte a, pour 8, KAHDEKSAN (KAH-DEKSAN) au lieu de KAK-DEKSËN, 1 — 1-10 = 2-10. En esthonien, on trouve, pour 8, KAHHEKSA (KAH-HEKSA) et KATTESA (KAT-TESA); pour 9, UEHHEKSE (UEH-HEKSE) et UETTESA (UET-TESA). Dans la première variante de chacun de ces noms, le k final de KAK, 2, et de UEK, 1, s'est aspiré (KAH et UEH), comme en suomi; mais, de plus, la dentale initiale de DEKSA, 10, s'est assimilée à cette aspiration contiguë (HEKSA, HEKSE); dans la seconde variante, au contraire, la gutturale terminale du premier composant s'est assimilée à la dentale initiale du second composant, laquelle elle-même s'est renforcée de d en t pour compenser la suppression du k qui devait la suivre, soit TESA pour DEKSA : donc KAT-TESA, 8, = KAH-HEKSA = KAK-DEKSA, 2 de 10, et UET-TESA, 9, = AH-HEKSA = AK-DEKSA, 1 de 10. En tschermissie, DEKSA s'est changé en DACHSHE et DECHSHE, et la gutturale précédente, c'est-à-dire finissant le premier composant, s'est assimilée au d en se transformant en n, ce qui a produit, pour 8, KËNDECSHE (KAN-DACHSHE), pour 9, ENDECSHE (EN-DECHSHE). Dans les deux dialectes laponiens, on a KAKTSE (KAK-TSE) KAVTSE (KAV-TSE), 8 et AKTSE (AK-TSE), AVTSE (AV-TSE), 9. Il est facile de reconnaître que, dans ces variantes, KAK et KAV représentent 2, AK et AV, 1; que, par conséquent, TSE est une contraction de DEKSE¹, et ainsi la formation suit le même système. Or cette syllabe TSE équivaut précisément à TSI que M. de Charencey a signalée comme finale dans ZORTSI, 8, et BEDERATSI, 9. Dans ce dernier nom, il a en outre, je dois le rappeler, constaté pour BEDERA la valeur 1. Donc ce nom est parfaitement similaire aux synonymes altaïques que je viens de présenter.

On en doit dire autant de ZORTSI, 8. En effet, TSI pour DEKSI équivaut toujours à 10, et ZOR répond au turc SUR, SIR, signifiant 2 en composition, par exemple dans SUR-MA, SIR-IM, 20.

¹ Ou, si l'on prend, pour 1, AKT, et, pour 2, KAKT, il ne restera que SE, que l'on pourra très-rationnellement aussi considérer comme représentant abrégativement DEKSE par l'emploi de la désinence seule.

Les sifflantes *s* et *z* permutent souvent dans les langues altaïques et d'ailleurs le basque, quand il emprunte à une autre langue un mot commençant par *s*, le change fréquemment en *z*, par exemple, ZAKUA, *sac*, ZAPATA, *savate*, ZAPOREA, *saveur*, etc. Donc ZOR-TSI veut dire au propre 2 de 10 pour 10 moins 2 et cela au moyen d'un procédé franchement altaïque¹.

Je dois toutefois insister sur la ressemblance particulière de ZORTZI avec le hongrois NYOLCZ que Denina a vaguement aperçue. En hongrois en effet *s* se dit NYOLCZ, prononcé NJOLTZ, et 9, KILENCZ, prononcé KILENTZ. On remarque d'abord ici la désinence commune *cz = tz* comme dans les deux équivalents basques. Cette terminaison est une contraction du nom plein TIZ qui vaut 10, et qui est lui-même une abréviation de TIZA ou TEZA, répondant à l'esthonien TESA pour DEKSA dont il a été parlé ci-dessus. Donc on peut conjecturer que NYOL signifie 2 (2 de 10 = 8) et KILEN 1 (1 de 10 = 9). Cependant Schott n'a pu rattacher le dernier mot à aucune expression de l'unité. Mais, en s'inspirant d'un exemple puisé dans la grammaire ostiaque de Castrén, il a émis l'avis et prouvé que KILEN doit signifier *Hors de.... Excepté*, en sorte que le nom entier veut dire à la lettre *hors de dix*; le nombre un devait précéder, mais il en est tombé pour alléger le vocable; on a dû primitivement dire 1 hors de 10, c'est à savoir 10 *excepté*

¹ M. Europœus regarde aussi les noms de nombres basques ZORTSI et BEDE-NATSI comme signifiant : « Excepté 2, 10; excepté 1, 10. » Mais il n'appuie cette énonciation sur aucune indication étymologique, il l'émet même dubitativement (*vielleicht*) pour 8, et, en tout état de cause, il ne la rattache point au système altaïque; car, à la p. 4 de sa brochure, il paraît répudier pour le basque, aussi bien que pour le mordaine et les langues américaines, toute affinité avec les langues Finno-hongroises. Dans un de ses tableaux, il s'efforce de rattacher les noms de nombres basques à diverses langues de l'Afrique. Mais sa tentative, dénuée de toute analyse, me paraît insoutenable en présence des analogies suivies et raisonnées avec les idiomes altaïques. Au surplus, les deux thèses, en principe, sont loin de s'exclure l'une l'autre, car rien ne s'oppose à ce que, tout en étant lié plus étroitement, par son origine, aux langues altaïques, le basque se soit propagé en Afrique. Toujours est-il, en effet, que la langue des Namaquas, tribu de race hottentote, au nord-ouest de la colonie du cap de Bonne-Espérance, a, grammaticalement, de singulières ressemblances avec celle des Basques, ressemblances qui, sans avoir été signalées, ressortent d'un exposé donné par G. Bleck, aux pages 40 et 41 de sa brochure intitulée : *De nominum generibus linguarum Africa australis, etc.*

1, 10 moins 1, de même que, en sanscrit, à côté de NAVADAĞAN, 19, on disait ŪNAVINGATI, ce qui, selon Bopp, doit se comprendre ainsi : Diminué de 20, pour : 1 diminué de 20. Le procédé, au fond, a donc été suivi¹. Quant à NYOL, Schott a démontré que ce composant signifie 2, en sorte qu'ici l'expression entière NYOL-cz, deux-dix, 2 de 10, est parfaitement analogue à celles que j'ai précédemment citées.

Mais il y a plus, et c'est une remarque précieuse à notre point de vue : sous le rapport phonologique, NYOL, prononcé GNOL avec *gn* mouillés, équivaut rigoureusement au ture SUR de SURMA, 20, et, par suite, à ZOR du basque ZORTSI, 8. En effet, en ture, à côté de SUERMÆ, l'on a G'ERMÆ. Le *r*, de part et d'autre, remplace le *l* de NYOL; c'est une permutation aussi fréquente dans les langues altaïques que dans la plupart des autres idiomes; soit donc d'abord : NYOR. Puis *g'*, de son côté, remplace *ny* (*gn*). Enfin ce *g'* s'adoucit très-naturellement en *s*, de là donc en définitive : NYOL = G'OR G'ER = SUER, SIR, d'où, en basque, ZOR. C'est ainsi que, en ture, comme nous le verrons plus loin, *tg'*, extrémité, et *tz*, tête, *ust*, sur, dessus etc., se correspondent².

7. Examen du nombre 10 Basque.

Le nom du nombre 10 en basque est HAMAR. Il n'existe pas à la lettre dans les idiomes altaïques; mais il est facile de l'y ramener et il devient ainsi, nonobstant l'apparence, un des arguments les plus puissants de notre thèse.

Nous avons déjà vu employé en composition, dans divers dialectes altaïques, DEKSAN ou des modifications de ce terme dont l'origine aryenne est évidente. HAMAR découle de la même source, mais d'une manière moins manifeste, en remontant à un point plus reculé. Je reviendrai sur cette question lorsque de nouveau je m'occuperai de BOST, 5.

Quoiqu'il en soit pour le moment, HAMAR doit être divisé ainsi : HA-MAR. On rencontre en composition, en parallélisme avec *ku*, dans les variantes Vogules KUS, HUS, 20; le hongrois

¹ Au surplus, on dit en toutes lettres en hongrois EGY HIAN TIZ, 10 moins 1, de même qu'en sanscrit on a Ekānavingati à côté d'ānavingati.

² Voir Roëhrig, *Eclairc. sur quelques particularités des langues tatares et finnoises*, p. 13.

donne HUCZ. Or nous avons précédemment reconnu que CZ, dans des cas analogues, est une désinence signifiant 10; HU doit donc avoir, pour former le nombre 20 le sens 2, soit : 2-dix, 2 fois 10; c'est une permutation de KU, KO, etc. pour KUK, KOK, dont on retrouve en effet la forme entière valant 2 dans les variantes Tschermisses KOK-LU, KOK-LA, 20. Il est assurément permis de comparer à ce composant le basque corrélatif HA dans le nom dont nous nous occupons. D'un autre côté, le Tongouse fournit MER, mais avec la signification 10. On ne pourrait, à cette condition, en faire ici l'application. Mais on doit se rappeler que c'est le propre des noms de nombres, à raison de la fréquence de leur emploi, de s'user, en quelque sorte, de s'abrèger, même lorsqu'ils sont isolés, mais surtout en composition, où l'allongement des mots vient en outre solliciter une compensation. Il en est ainsi, non-seulement de *mer*, mais de son synonyme *men*, isolé aussi, en tongouse, et des composants terminaux *man* en mongol, *myn* en syrjène, *men*, *pen* en vogule, *mes*, *misch*, *milj* en turc, *mys* variante en syrjène, *ms* en mordaine, toutes formes congénères, car *r*, *n*, *s*, et *z* permutent fréquemment, exemples : Tongouse GAKÛN, turc SÈKIZ, SAKYZ, SAKKYR, 8; tongouse JAGIN, JUGIN, turc TOKUZ, TOGUS, TUCPUS, TUCHUR, 9, etc., etc. L'abréviation est prouvée par les formes isolées et complètes en mongol ARBAN, en mordaine KÆMEN. Les variantes turques MES, MISCH, nous portent à remonter aux variantes du nombre 5 BES, BESCH, BISCH, car la mutation des labiales *b* et *m*, à son tour, est parfaitement avérée aussi, et nous en avons précisément un exemple dans le mongol ARBAN où BAN doit équivaloir à MEN du tongouse, etc. La réelle signification de *mer*, *mes*, *men*, etc. doit donc être 5, et ces syllabes doivent représenter des noms composés dont elles ne sont que la seconde partie et dont une première syllabe doit valoir 2 comme dans AR-BAN pour G'AR-BAN, G'AR-MAN, G'AR-MES, G'AR-BES; dans KÆ-MEN, pour KAK-MEN etc., 2 fois 5 = 10. Donc MER, MAR, au propre signifient 5 et le basque HA-MAR vaut aussi 2 — 5 = 10; il a une incontestable analogie avec KÆ-MEN, comme la variante vogule HU-s, 20, avec la variante équivalente KU-s.

8. Examen du nombre 20 Basque.

Sur le même principe est probablement établi le basque HOGOI (HO-GOI), 20. En effet HO vaut 2 aussi; le voyelle est devenue *o* au lieu de *a* en vertu de la règle d'harmonie, c'est-à-dire par assimilation à celle de GOI. Ce second terme, de son côté, vaut 10 comme *gu* dans les noms tongouses NIN-G'U, 60, NADAN-G'U, 70, GAKUN-G'U, 80, TJUN-G'U, 90. HOGOI signifie donc au propre 2-10, 2 fois 10; il répond manifestement au hongrois HU-CZ, etc.

9. Examen du nombre 100 Basque.

J'arrive enfin au nombre 100. Le nom basque est EUN. Dans la famille altaïque, la plupart des variantes qui expriment ce nombre sont tirées de la souche aryenne, comme nous l'avons déjà vu pour 10. Rien de semblable, du moins aussi clairement, pour notre nom basque. C'est, à mon avis, une simple terminaison d'un mot composé semblable à l'indépendant turc ON, 1, 10, d'où les composés BES-ON, 50, SAKIS-ON, SEKS-EN, 80, TOKS-AN, TOKOS-ON, 90. C'est probablement le débris d'un composé pareil valant 10 — 10 ou 10 fois 10, de même que, dans le système indo-européen, le sanscrit *çatam* et notre mot *cent*.

10. Remarque spéciale.

Arrivé à cette partie de mon travail, je dois donner une explication qui embrasse les divers détails. Il pourra paraître étrange que, dans cette exposition étymologique, j'aie pris, suivant les circonstances, le nom d'un même nombre à divers dialectes de la famille. Ainsi, pour 2, d'un côté *biga* isolé; d'un autre, en composition, *zor* dans ZORTS, 8; *ha* ou *ho* dans HAMAR, 10, et HOGOI, 20; pour 10, HAMAR isolément, puis, en composition, *tsi* dans ZORTSI, 8, BEDERETSI, 9; *goi* dans HOGOI, 20. C'est un fait commun à plusieurs langues placées dans des conditions semblables. Ainsi, pour rester dans le cercle altaïque, en hongrois, 2, en composition, se dit *nyol* pour le nombre 8 et *hu* pour le nombre 20; 10 se rend isolément par TIZ, en composition par *cz* pour 8, 9, 20: et néanmoins dans NEGIVEN, 40, ÔTVEN, 50, HATVAN, 60, HETVEN, 70, le même nombre est exprimé par *van* ou *ven*. Ces variantes sont tirées de dialectes différents, *van* ou *ven*, par exemple, du turc. Il est

probable que primitivement toutes ces formes existaient dans une langue commune, mais que, au fur et à mesure que celle-ci se perfectionna, on profita des variétés pour distinguer, par des applications fixes de chacune d'elles, les nuances d'idées.

11. Retour sur le nombre 5 en basque : considérations générales; rapports de plusieurs noms de nombres basques et altaïques avec les équivalents aryens.

Je reviens maintenant, ainsi que je l'ai annoncé, sur quelques considérations générales à l'occasion du nombre 5, *BOST*. Ce terme, comme je l'ai dit, a pour racine *BOS* similaire au ture *BAS*, *BASCH*, etc. Le dialecte tchouvache donne, pour le même nombre, *PILIK*. Schott, à la page 9 de son *Das Zahlwort* etc, fait observer que ce mot doit se dédoubler ainsi : *PIL-İK*, et que *ik*, dans ce cas, est un suffixe attachant au nom de nombre la forme substantive, de même que, comme je le conjecture, le *t* final du basque *BOS-T*. Quoi qu'il en soit, dans *PIL-İK*, d'après notre savant et pénétrant auteur, le premier composant est pour *PILJ* équivalent en osmanli à *PISCH*, *BISCH*, *BESCH*, comme *MILJ*, 10, équivaut à *MISCH*, *MES*, soit, pour le nom entier, *FISCHIK*, *BISCHIK*, *BESCHIK*, en sorte que *PILIK* est à *BESCH* comme en grec *PENTAS* à *PENTE*. « On n'indique pour *PILIK*, ajoute » Schott, aucune autre signification. Mais on possède en osmanli un mot *BILEK*, racine de la main, jointure de la main, poignet. Si, par là, l'on entendait à l'origine la main entière, du poignet au bout des doigts, ou les cinq doigts comptés ensemble, cela pouvait facilement s'identifier avec *PILIK*. On aurait ainsi en osmanli une forme *BIL* à côté de *BISCH* ou *BESCH*. » Dans une note, l'auteur demande à ce propos si, en ancien ture, *BIL* ou *BESCH* n'aurait pas été un nom de la main ? Plus loin, à la page 24, il explique l'ordinal *BASCHYNG'I*, équivalent à *BIRINGI*, premier, par la remarque que *BASCH*, ainsi investi d'une fonction numérale, signifie au propre tête, et il assimile cette formation à celle du synonyme manchou *tg'tc'i* dans lequel *tg't* signifie pareillement tête, en ture *tg'*, extrémité¹. Mais il ne relie point cet aperçu au précédent. Cependant, bien que *BASCH* implique ici le sens 1, on ne peut s'empêcher de le comparer à *BESCH*, *BISCH*, 5, et, en effet,

¹ On doit y rattacher *uz*, tête, d'où *üst*, sur, dessus; voy. Roehrig, *owr. site*.

l'acception *extrémité* du ture *tg'* rend compte de la double valeur. De cette primordiale signification, dans *BASCH*, *BESCH*, *BISCH* comme dans *tg'*, se déduisent les acceptions secondaires, non-seulement tête, d'où *capital*, *initial*, 1, mais aussi main, d'où 5, les cinq doigts¹. *BIL*, *PIL* se rattachent, d'un côté, non-seulement à *BISCH*, *BESCH*, *BAS* dans l'expression du nombre 5, mais encore à *BIR*, *BER*, *PER*, en même temps qu'à *BASCH*, dans celle du nombre 1, car j'ai précédemment signalé la permutation de *r*, *s*, *sch*, et l'équivalence de *BASCHYNG'I* avec *BIRINGI* vient d'en fournir un nouvel exemple; ils se rattachent, d'une autre part, dans l'expression du nombre 10, à *MILJ*, *MISCH*, *MES*, que je viens de citer, ainsi qu'au tougouse *MER* dont j'ai parlé à propos de *HAMAR*, 10, c'est-à-dire à des variantes du nombre 5 privées de l'énonciation de la multiplication par 2 qui d'abord a dû les accompagner. On rencontre en diverses langues des applications analogues, et notamment celle-ci, qui s'adapte expressément à notre sujet.

En berber, *FOS*, *AFOS* signifient pareillement 5 en remontant à un sens primitif *extension*, *extrémité*; puis *main* dans la langue commune et à la fois tête dans le dialecte shouiah, toutes acceptions émanant d'une racine punique qui correspond en hébreu aux verbes *FASAS*, *FASAH*, *expandit*, *diffudit*, *diffudit se*, *cessavit*, *desiit*, aux substantifs *FAS*, *extremitas*, *finis*, *vola* (manus vel pedis), *EFES*, *extremitas*, *finis*. Or, n'y a-t-il pas un rapport saisissant entre le mot berber et, d'une part, le ture *BASCH*, surtout le tchouvache *POS*, le hongrois *FEJ*, tête²; d'une autre part, le ture osmanli *BES*, etc, en ture oriental *PEC'*, 5? L'intérêt de la question repose surtout sur l'analogie avec le système aryen. En effet, en sanscrit du verbe *PAC'*, *PANC'*, *explicare*, *expandere*, *extendere*, on a similairement tiré un substantif d'où a dû venir l'allemand *FAUST*, *poignet*, et le nom du nombre *PANC'A*, 5.

¹ En celtique, dans notre dialecte armoricain, *Bis* veut dire *doigt*, *digitation*.

² *FEJ*, avec le sens tête, devient l'expression de l'unité dans *FEJENKENT*, par tête ou un à un. La racine a dû avoir la signification *étendre*, car on peut la discerner dans le verbe *FEJNI*, *Traire* (*trahere*), c'est-à-dire *étendre*, *allonger*, *tirer*, et dans *FEJENI*, *développer*, à la lettre *Rendre étendu*, qui est un causatif du précédent dans l'acception primitive, ainsi que dans le réfléchi *FEJENI*, *se développer*, *se déployer*, etc., au propre *Devenir développé*, *déployé*, *étendu*.

Ceci rappelle que nous avons déjà reconnu une origine indienne, en basque et en altaïque, au nom du nombre 7; de plus, en altaïque, à une série de variantes du nom du nombre 10. La parenté ne s'arrête point là, pour l'altaïque surtout, en ce qui concerne la nomenclature numérale. En effet, je ferai remarquer plusieurs variantes d'abord du nom de l'unité, en vogule EK, en tscherimisse IK, etc.¹; puis du nombre 4, savoir : en turc, DUERT, DOERT, TUERD; en tschouvache, DVATTA pour DVARTA; en samoyède, TJELET. Pour 100, on trouve en finnois SATA; en esthonien, SADDA; en morduine, SÆDA, etc. Pour 1000, en ostjaque, TJARAS; en syrjène, SJURS; en vogule, SCHOTZ; en hongrois, EZER. Toutefois, à côté de ces emprunts patents, il y a, dans d'autres dialectes, des noms différents qui paraissent émaner aussi de l'indien, mais par un procédé moins manifeste, indiquant, à mon avis, un âge antérieur. Le basque paraît tenir le milieu. Mais il me suffit d'indiquer ce point de vue, car il dépasse mon plan, dans lequel je ne me suis proposé d'embrasser que la comparaison directe des noms de nombres basques avec ceux des langues altaïques. A l'appui d'un rapprochement au premier aspect si extraordinaire pour les personnes qui n'ont point suivi les travaux récents sur ce sujet, j'ajouterai que le terrain, sur une étroite surface duquel résonne encore la langue *basque*, sœur, d'après ce système, de la langue *laponne*, que ce terrain, dis-je, recèle dans des grottes d'une époque préhistorique, divers ossements et surtout des bois de rennes, ces animaux aujourd'hui hôtes vivants de la Laponie, et des crânes humains que des savants très-compétents se croient autorisés à assimiler à ceux de la race brachycéphale des Finnois, laquelle aurait occupé notre sol avant l'arrivée de la race dolychocéphale des Aryens qui en couvre aujourd'hui presque toute l'étendue. C'est un grand sujet de méditations.

A. JUDAS.

¹ La variante morduine VAIQUE confirme l'affinité par son rapport avec l'arménien MEG et Pétrasque MACH.

20-Plan